



**HAL**  
open science

## Contre l'antiracisme, le féminisme et mai 68 : les écrivains néo-réactionnaires

Gisèle Sapiro

► **To cite this version:**

Gisèle Sapiro. Contre l'antiracisme, le féminisme et mai 68 : les écrivains néo-réactionnaires. Congrès de l'Association française de science politique, AFSP, Jul 2022, Lille, France. halshs-03981686

**HAL Id: halshs-03981686**

**<https://shs.hal.science/halshs-03981686>**

Submitted on 9 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

## ST 7 Histoire sociale des idées conservatrices

Gisèle Sapiro

CNRS-EHESS (Centre européen de sociologie et de science politique)

sapiro@ehess.fr

### Contre l'antiracisme, le féminisme et mai 68 : les écrivains néo-réactionnaires

(version provisoire)

#### *Introduction*

La droitisation de l'espace public tient en bonne partie à la montée de la mise en circulation d'idées d'extrême droite qui sont passées des marges de cet espace à une position semi-centrale pourrait-on dire au vu de la configuration actuelle du champ politique. Plutôt que de penser ce phénomène en termes fonctionnalistes comme la réponse à une demande, il faut s'interroger sur cette transformation de l'offre idéologique en la rapportant à un ensemble de facteurs que j'avais esquissés dans l'épilogue de *Les Ecrivains et la politique en France*<sup>1</sup> et qu'analyse de son côté Frédérique Matonti<sup>2</sup>. Un premier ensemble tient aux transformations des rapports entre les champs dont dépend le champ de production idéologique : montée du pouvoir technocratique, division du travail d'expertise, clôture du champ politique sur lui-même, emprise croissante des médias audiovisuels. Un deuxième ensemble tient aux évolutions propres au champ de production idéologique. Enfin, le rôle que joue certaines figures intellectuelles dans la production de ces idées, s'éclaire des transformations du champ intellectuel et de la position qu'elles occupent dans ce champ. Ces facteurs s'imbriquent selon des temporalités où se synchronisent des processus de long terme avec des transformations de moyen terme, et des moments de crise<sup>3</sup>, comme on le verra dans une première partie. Ces facteurs inscrivent les positionnements des intellectuels néo-réactionnaires dans une perspective socio-historique qui met en lumière leurs engagements comme une "réaction" à ces transformations au nom d'un passé plus ou moins mythique dont ils entendent faire le socle de la civilisation une et unique et de l'identité française, selon la conception essentialiste qui les caractérise. Tout en les différenciant selon leur position et la forme que prend cet engagement, je m'arrêterai plus particulièrement sur certaines des idées qu'ils partagent et qui se définissent en "réaction" contre l'antiracisme, le féminisme et mai 68, mais aussi contre les sciences sociales<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Gisèle Sapiro, « Epilogue », *Les Ecrivains et la politique en France, de l'affaire Dreyfus à la Guerre d'Algérie*, Paris, Seuil, 2018, p. 359-380. Voir aussi mon article "L'inquiétante dérive des intellectuels médiatiques", *Le Monde*, 15 janvier 2016.

<sup>2</sup> Frédérique Matonti, *Comment sommes-nous devenus réactionnaires*, Paris, Fayard, 2021.

<sup>3</sup> Michel Dobry, *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la FNSP.

<sup>4</sup> Je reprends ici, en les développant et les réagencant, certaines des analyses proposées dans l'épilogue de *Les Ecrivains et la politique*, mais aussi dans *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?*, Paris, Seuil, 2020.

*Clôture du champ politique, division du travail intellectuel et transformations idéologiques*

Le processus de clôture du champ politique sur lui-même<sup>5</sup> a connu plusieurs phases, depuis sa professionnalisation sous la Troisième République<sup>6</sup>, qui avait conduit à l'exclusion ou à la marginalisation des intellectuels en son sein. Leur engagement dans l'affaire Dreyfus peut être interprété comme une réaction collective à cette exclusion, qui vise à réaffirmer leur pouvoir symbolique<sup>7</sup>. Or ce pouvoir leur est aussitôt contesté par les antidreyfusards qui remettent en cause leur compétence politique en raison de leur spécialisation. Ainsi la division du travail entre champ politique et champ intellectuel se double d'une concurrence spécifique au champ intellectuel entre hommes de lettres essayistes et intellectuels « spécialisés », en particulier ceux qui se réclament de la science<sup>8</sup>. C'est de la première mouvance qu'est issue la Ligue monarchiste d'Action française, dirigée par deux hommes de lettres, journalistes et polémistes, Charles Maurras et Léon Daudet, qui manient au quotidien l'invective, la dénonciation, la stigmatisation (des juifs notamment), voire les appels au meurtre : Maurras a ainsi traité Léon Blum de « détrit humain », « un homme à fusiller, mais dans le dos », provocation qui a conduit à l'attaque physique contre Blum en février 1936, et a valu au leader d'Action française d'être condamné à huit mois de prison et incarcéré. Je ne reviens pas ici sur l'analyse que j'ai faite ailleurs des idées de Maurras<sup>9</sup>. Leur action est influente dans le champ de production idéologique, mais se situe en marge du champ politique, à part la période de 1919 à 1925 où Daudet a siégé comme député dans la chambre « bleu horizon », et bien sûr celle du régime de Vichy où l'Action française voit une partie des idées qu'elle a promues arriver au pouvoir et où Maurras, entré à l'Académie française en 1938, est promu au rang de conseiller du Maréchal Pétain.

P/ Après la guerre, l'échec de la tentative de Sartre et David Rousset de créer un parti politique entérine cette différenciation entre champ politique et champ intellectuel, condamnant les intellectuels soit à une position subalterne – discipline de parti ou, dans le meilleur des cas, fonctions de conseillers ou de diplomates – soit à l'intervention de l'extérieur du champ politique. A la forte politisation du champ intellectuel autour de mai 68<sup>10</sup>, succède une phase de dépolitisation à partir de la seconde moitié des années 1970, marquées par la montée du pouvoir technocratique, et une nouvelle phase de clôture du champ politique sur son propre jeu.

---

<sup>5</sup> Pierre Bourdieu, *Propos sur le champ politique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2000.

<sup>6</sup> Michel Offerlé (dir.), *La Profession politique, XIXe-XXe siècles*, Paris, Belin, 1999 ; Delphine Dulong, *La construction du champ politique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

<sup>7</sup> Sur cet engagement, voir Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels » (1880-1900)*, Paris, Minuit, 1990.

<sup>8</sup> Gisèle Sapiro, « Défense et illustration de « l'honnête homme ». Les hommes de lettres contre la sociologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 153, 2004, p. 11-27.

<sup>9</sup> Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, p. 120-126. Sur les idées d'Action française, voir notamment Victor Nguyen, *Aux origines de l'Action Française. Intelligence et politique à l'aube du XXe siècle*, Paris, Fayard, 1991, et l'ouvrage plus récent de Laurent Joly, *Naissance de l'Action française*, Paris, Grasset, 2015.

<sup>10</sup> Sur cette politisation, Dominique Damamme, Boris Gobille, Frédérique Matonti (dir.), *Mai-Juin 68*, Éditions de l'Atelier, 2008, et Antoine Aubert, *Devenir(s) révolutionnaire(s) : enquête sur les intellectuels "marxistes" en France (années 1968 - années 1990) : contribution à une histoire sociale des idées*, Thèse de doctorat sous la direction de Frédérique Matonti, Paris, Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne, 2020, à paraître chez CNRS Editions.

Cette dépolitisation du champ intellectuel tient aussi à la division du travail d'expertise<sup>11</sup>, qui s'accroît à partir des années 1960. Elle résulte en premier lieu de la professionnalisation croissante du journalisme, qui destitue les écrivains de la fonction d'éditorialiste – encore brillamment illustrée à la Libération par un François Mauriac et un Albert Camus (et que l'on trouve encore dans d'autres pays comme en Turquie<sup>12</sup>) – et par l'adoption d'une déontologie qui fait prévaloir, suivant le modèle étasunien, la mission d'informer et d'enquêter sur le rôle de leader d'opinion qui caractérisait la presse littéraire et politique, reléguant la figure du polémiste, ternie par les procès d'épuration, à ses marges<sup>13</sup>. A cette différenciation entre champ intellectuel et champ journalistique s'ajoute l'institutionnalisation académique des sciences sociales, en particulier la sociologie, l'économie et l'anthropologie, en lien avec la demande accrue d'expertise pour l'élaboration de politiques publiques – culturelles, sociales, économiques, (post)coloniales – et le conseil aux entreprises<sup>14</sup>, qui crée une concurrence autour de l'analyse du monde social entre experts attitrés et essayistes. Cette évolution explique pour partie, on y reviendra, le dégoût et le ressentiment de nombre d'écrivains et d'essayistes ultra-conservateurs ou néo-réactionnaires à l'égard de sciences sociales, et ce d'autant que ces sciences, et les paradigmes qui s'y affirment, ont nourri la critique sociale et la subversion esthétique de certains courants avant-gardistes, notamment les Situationnistes et le groupe Tel Quel (lesquels n'en ont pas moins combattu la spécialisation)<sup>15</sup>. Le magistère des intellectuels est plus largement remis en cause en 1968 par le mot d'ordre anti-autoritaire et la méfiance à l'égard de toutes les formes de pouvoir, aussi bien temporel que spirituel. Michel Foucault a tiré les conséquences de cette évolution dès 1976, quand il théorise la notion d'« intellectuel spécifique », par opposition à l'intellectuel à prétention universaliste incarnée par l'écrivain<sup>16</sup>.

P/ Au sein du champ idéologique, la droite intellectuelle radicale, discréditée par la Collaboration, s'est vue marginalisée après 1945, et a mis un certain temps à se restructurer. Si la guerre d'Algérie va permettre à la nouvelle droite nationaliste, en particulier le groupe des « Hussards »<sup>17</sup>, de revendiquer à nouveau le nationalisme, face à l'engagement anticolonialistes des existentialistes alliés aux Nouveaux Romanciers, c'est dans l'ombre, et plutôt à

---

<sup>11</sup> Afin de tenir compte de la dépossession de territoires de compétences qu'implique pour certaines fractions (les « gens des lettres » notamment), le développement professionnel et la montée de l'expertise certifiée, j'ai proposé d'élargir à l'ensemble des activités intellectuelles cette notion empruntée à Andrew Abbott, *The System of Professions : An Essay on the Division of Expert Labor*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989 (Abbott les réserve aux professions libérales organisées). Voir Gisèle Sapiro, « Les professions intellectuelles entre l'État, l'entrepreneuriat et l'industrie », *Le Mouvement Social*, n° 214, 2006, p. 3-18 ; « Modèles d'intervention politique des intellectuels. Le cas français », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 176-177, 2009, p. 8-31.

<sup>12</sup> Voir Alihan Mestci, *La recomposition de l'espace intello-médiatique de la Turquie au prisme des prises de position des éditorialistes actuels des deux journaux turcs, Cumhuriyet et Yeni Şafak*, mémoire de master, sous la codirection d'Hamit Bozarslan et Gisèle Sapiro, Paris, EHESS, 2017.

<sup>13</sup> Gisèle Sapiro, *Des mots qui tuent. La responsabilité de l'intellectuel en temps de crise (1944-1945)*, Paris, Seuil, 2020.

<sup>14</sup> Michael Pollak, « La planification des sciences sociales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°2-3, 1976, p. 105-121 ; Gisèle Sapiro, Eric Brun, Clarisse Fordant, « The Rise of the Social Sciences and Humanities in France : Institutionalization, Professionalization and Autonomization », in Christian Fleck, Victor Karady et Mathias Duller (dir.), *Institutionalization of the social sciences and humanities in Europe and beyond*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2019, p. 25-68.

<sup>15</sup> Eric Brun, *Les Situationnistes. Une avant-garde totale (1950-1972)*, Paris, CNRS Editions, 2014 ; Boris Gobille, *Le Mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires*, Paris, CNRS Editions, 2018.

<sup>16</sup> « Interviewa à Michel Foucault », juin 1976 (publié en italien en 1977), in *Dits Ecrits*, t. III, Paris, Gallimard, 1994, n°192.

<sup>17</sup> Nicholas Hewitt, *Literature and the right in postwar France. The Story of the 'Hussards'*, Washington/Oxford, Berg, 1996.

## Congrès AFSP Lille 2022

G. Sapiro, "Contre l'antiracisme, le féminisme et mai 68: les écrivains néo-réactionnaires"

l'international que se reconstitue après la guerre le réseau des écrivains fasciste - dont Maurice Bardèche, le beau-frère de Brasillach, est une des figures de proue -, aux marges de la reconstruction européenne, avec le Congrès de Malmö de 1951, qui avait pour objectif de réunir les droites radicales européennes sur un programme commun dans un Mouvement social européen en vue des élections européennes<sup>18</sup>.

Affaibli par ses luttes intestines, ce mouvement disparaît dans les années 1960, mais subsistent deux revues, *Défense de l'Occident* et la revue *Europe-Action*. Comme l'a montré Pauline Picco<sup>19</sup>, si sa résonance reste limitée aux quelques milieux d'adhérents (le tirage des revues varie entre 5.000 et 10.000 exemplaires), cette mouvance constitue « de véritables foyers de réflexion et de théorisation idéologique » dans les années 1960, substituant au discours antisémite jusque-là prédominant dans ces cercles, un discours raciste sur fond de décolonisation<sup>20</sup>. A collaboré à ces deux revues Alain de Benoist, un des fondateurs du GRECE, le Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne, et de la Nouvelle Droite, directeur des revues *Nouvelle École* (fondée en 1968), *Éléments* (1973) et *Krisis* (1988), qui prône alors un « racisme européen », racisme biologique qu'il transformera par la suite en « racisme culturel, ou 'ethno-différentialiste' », dans le cadre d'une stratégie visant à légitimer et rendre respectables les idées d'extrême-droite, comme l'analyse Ramzig Keucheyan<sup>21</sup>. Il a aussi une stratégie d'internationalisation : la Nouvelle Droite italienne se forme en 1974 par les contacts avec son homologue française et a lancé en 1978 une version italienne d'*Éléments* ; de Benoist a aussi invité à siéger dans le comité de patronage de *Nouvelle École* Armin Mohler, ancien secrétaire d'Ernst Jünger, théoricien de la révolution conservatrice allemande et de la *Neue Rechte*. Selon Keucheyan, Alain de Benoist serait un des intellectuels français les plus traduits aujourd'hui, par des éditeurs d'extrême-droite.

Il faut évoquer aussi la scission du Mouvement social européen emmenée par le néonazi René Binet pour fonder le Nouvel ordre européen (NOE), groupement ouvertement raciste, pan-européen, et qui prône la décolonisation comme principe séparatiste (d'où la rupture avec Bardèche). Binet, ancien Waffen SS, développe en effet dès 1946-1947 l'idée d'un remplacement de la population européenne par l'immigration dans les colonies du *Combattant européen* (ancien journal collaborationniste de la Légion des volontaires français contre le communisme, qu'il a repris en 1946). Il publie en 1950 un essai intitulé *Théorie du racisme*, selon lequel ce sont les juifs qui cherchent à détruire l'Europe en y faisant venir des populations venues d'autres continents.

Se créent également des maisons d'édition, comme Edizioni d'Ar, fondées en 1963 en Italie par Franco Freda, juriste et essayiste traditionaliste et national-révolutionnaire (il se réclame d'Evola) proche d'Ordine Nuovo, Ar étant un terme d'origine indoeuropéenne exprimant la vigueur physique et morale (*aretè*, aristocratie en grec). Y paraissent des livres de Gobineau et de Spengler entre autres « classiques », et des ouvrages idéologiques récents comme celui de Massimo Pacilio, *L'Invasione. Prodromi di una eliminazione etnica* (s.d.). Il

---

<sup>18</sup> Sur les antécédents d'une telle tentative d'établir un ordre culturel européen fasciste et sur le rôle qu'ont joué les intellectuels dans ce projet, voir Benjamin G. Martin, *The Nazi-Fascist New Order for European Culture*, Cambridge, Harvard UP, 2016.

<sup>19</sup> Pauline Picco, « Penser et dire la race à l'extrême droite (France-Italie, 1960-1967) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°130, avril-juin 2016, p. 77-88. Sur ces réseaux et revues, voir aussi Olivier Dard (dir.), *Supports et vecteurs des droites radicales au XXe Siècle (Europe-Amériques)*, *Convergences*, vol. 68, Bern, Peter Lang, 2013, pp. 139-166.

<sup>20</sup> Pauline Picco, « Penser et dire la race à l'extrême droite (France-Italie, 1960-1967) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 130, no. 2, 2016, pp. 77-88.

<sup>21</sup> Ramzig Keucheyan, « Alain de Benoist, du néofascisme à l'extrême droite « respectable ». Enquête sur une *success story* intellectuelle », *Revue du Crieur*, vol. 6, no. 1, 2017, pp. 128-143. <https://www.cairn.info/revue-du-crieur-2017-1-page-128.htm>

## Congrès AFSP Lille 2022

G. Sapiro, "Contre l'antiracisme, le féminisme et mai 68: les écrivains néo-réactionnaires"

existe des éditions d'Ar en français aussi, encore actives à ce jour (sans que j'aie pu élucider la relation avec la maison italienne), et qui ont publié dans les trois dernières années :

- une anthologie de Michel Schneider intitulée *Principes de l'action fasciste : essai de synthèse pour un néo-fascisme*, avec des textes de José-Antonio Primo de Rivera, Robert Brasillach, Pierre Drieu la Rochelle
- un recueil de textes d'Oswald Mosley intitulé *Du fascisme au nationalisme européen* (2019) et une traduction de son livre de 1947 *L'Alternative* (2020)
- des textes du théoricien italien de l'élitisme traditionnaliste Julius Evola, qui se réfère à une tradition « aryo-nordique » promouvant un aristocratism « mâle » contre le « principe féminin » incarné par la démocratie, et qui est devenu après la guerre une référence de la Nouvelle droite italienne, française et étasunienne, ainsi que des milieux néofascistes en Europe et aux Etats-Unis.
- ou encore Alexandre Douguine, le théoricien et promoteur de l'eurasisme qui est un des inspirateurs de la Nouvelle Droite en Russie (et un des maîtres de Poutine).

Ces mouvements se situent hors du champ politique et hors du champ littéraire, aux marges du champ de production idéologique et du champ éditorial. Cependant, le discrédit jeté sur le communisme, aboutissement d'un combat anticomuniste qui réunit – à l'échelle internationale - la droite nationaliste, la droite libérale et la gauche antisoviétique<sup>22</sup>, ont contribué à délégitimer l'engagement des intellectuels de la gauche radicale au milieu des années 1970, favorisant une redistribution des rapports de force qui structurent le champ de production idéologique.

Dès la fin des années 1940, le sous-champ de la gauche radicale s'est réorganisé autour de l'opposition au Parti communiste<sup>23</sup>. Nonobstant la tentative d'aggiornamento, conduite dans le champ intellectuel par *La Nouvelle Critique* dans les années 1960<sup>24</sup>, et malgré l'abandon du réalisme socialiste, le PCF ne parvient pas à reconquérir une légitimité fortement écornée par des années de soumission aux diktats soviétiques, et contestée sur sa gauche par les courants marxistes hétérodoxes ainsi que par les anarchistes, qui recrutent dans les jeunes générations à l'approche de 1968. Aragon est hué par les étudiants place de la Sorbonne pendant les manifestations de mai, signe du discrédit qui frappe à la fois le Parti et la figure de l'écrivain engagé à son service. Le ralliement passager et opportuniste de Philippe Sollers et du groupe Tel Quel ne suffit pas à redorer le blason du PCF au lendemain de la répression du printemps de Prague, d'autant que ce groupe évolue rapidement vers le maoïsme, jusqu'à effectuer en 1974 un voyage officiel en Chine qui signe le terme de cet engagement et la fin de l'aventure avant-gardiste. De figure de l'avant-garde, Sollers se mue bientôt en « esthète » distancié, cette posture coïncidant avec son accession à une position dominante dans le champ littéraire, avec son passage chez Gallimard et le lancement de la revue *L'Infini*<sup>25</sup>. Témoin d'une droitisation qui accompagne le vieillissement social, son portrait d'Édouard Balladur, à qui il apportera son soutien en 1995, le rapproche du pôle des « notables », même s'il boude l'Académie française.

La délégitimation du Parti communiste est entérinée avec la parution en 1974 de la traduction française de *L'Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne, qui révèle les réalités du système carcéral mis en place en URSS. La réception de cet ouvrage cristallise l'offensive de la nouvelle droite intellectuelle, qui se regroupe autour de l'anticommunisme et de

---

<sup>22</sup> Pierre Grémion, *Intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture à Paris 1950-1975*, Paris, Fayard, 1995 ; France Stonor Saunders, *The Cultural Cold War. The CIA and the World of Arts and Letters*, New York, The New Press, 2000.

<sup>23</sup> Philippe Gottraux, *Socialisme ou Barbarie*, op. cit.

<sup>24</sup> Frédérique Matonti, *Intellectuels communistes*, op. cit.

<sup>25</sup> Niilo Kauppi, *Tel Quel : la constitution sociale d'une avant-garde*, op. cit. ; Philippe Forest, *Histoire de Tel Quel*, op. cit. ; et Philippe Sollers, Paris, Seuil, 1992 ; Philippe Sollers, « Balladur, tel quel », *L'Express*, 12 janvier 1995.

l'antimarxisme<sup>26</sup>. Elle va avoir pour tribune la revue *Commentaire*, fondée en 1978 par Raymond Aron, et fortement inspirée du néo-conservatisme étasunien. Cette droite acquiert une visibilité grâce à l'apparition des « nouveaux philosophes » qui, forts de leur maîtrise des rouages de la communication à l'heure où l'audiovisuel l'emporte sur l'écrit, s'affirment en tant qu'« intellectuels médiatiques ».

La mort de Sartre en 1980 laisse un vide dans le camp de la gauche intellectuelle, qui se recompose entre autres autour de Michel Foucault sous la forme de collectifs d'intellectuels spécifiques, largement composés de chercheurs. L'arrivée du parti socialiste au pouvoir en 1981 contribue à la fois à la démobilisation de la gauche intellectuelle, tandis que le marxisme se voit marginalisé. La gauche se divise dans les années 1980 autour du néo-libéralisme, qui fait des adeptes aussi dans les rangs de la droite libérale, ce qui conduit certains commentateurs à affirmer la disparition du clivage droite-gauche. Au sein du champ intellectuel, c'est un sociologue, Pierre Bourdieu, qui engage dans les années 1990 le combat contre le néo-libéralisme devenu doctrine d'État sous les gouvernements de gauche comme de droite, sur le mode de l'« intellectuel spécifique », qu'il redéfinit cependant en « intellectuel collectif », prenant acte de la division du travail scientifique<sup>27</sup>.

Cependant, la droite radicale se réorganise autour de la lutte contre l'immigration, sujet qui gagne en médiatisation à la faveur de sa politisation par le Front national et de sa reprise par les partis du centre dans le cadre des campagnes électorales, dès avant les attentats meurtriers du 11 septembre et ceux qui ont suivi, que cette droite radicale va instrumentaliser pour étayer son discours islamophobe. C'est autour de ce thème de l'immigration ainsi que du débat entre « universalisme républicain » et « communautarisme » ou « multiculturalisme » que s'observe une droitisation de l'espace public<sup>28</sup>. Et c'est dans cette conjoncture que s'affirme une nouvelle droite littéraire sur laquelle je vais à présent me concentrer.

### ***La nouvelle droite littéraire : contre l'antiracisme, le multiculturalisme, le féminisme et mai 68***

P/ L'idéologie dominante à laquelle cette droite se confronte désormais n'est plus le nationalisme républicain, comme sous la Troisième République, mais la philosophie des droits de l'homme, qui comprend l'antiracisme et l'égalité homme-femme, ce qui exclut les groupements politiques d'extrême droite de la concurrence légitime au sein du champ politique. Cependant, le discours culturaliste essentialiste des intellectuels de la droite radicale, qui apporte une justification lettrée à leur islamophobie, a retrouvé une certaine « légitimité » dans le contexte des vagues d'attentats perpétrés par des groupes terroristes se réclamant de l'islam depuis le 11 septembre 2011.

P/ S'ils partagent ces idées à des degrés différents, les écrivains que l'on peut rattacher à cette droite radicale occupent différentes positions dans le champ littéraire, qui explique leur mode d'engagement différencié, selon les types idéaux que j'ai élaborés en croisant le volume global de capital symbolique avec le degré d'autonomie : au pôle hétéronome dominant se

---

<sup>26</sup> Michael Christofferson, *Les Intellectuels contre la gauche. L'idéologie antitotalitaire en France (1968-1981)*, trad. fr., Paris, Agone, 2009.

<sup>27</sup> Pierre Bourdieu, *Contre-feux. Propos pour servir à la résistance contre l'invasion néo-libérale*, Paris, Raisons d'agir, 1998. Voir aussi Louis Pinto, Gisèle Sapiro et Patrick Champagne (dir.), *Pierre Bourdieu, sociologue*, Paris, Fayard, 2004. Sur la division du champ intellectuel en 1995, voir Julien Duval, Christophe Gaubert, Frédéric Lebaron, Dominique Marchetti et Fabienne Pavis, *Le « décembre » des intellectuels français*, Paris, Raisons d'agir, 1998.

<sup>28</sup> Voir notamment Frédérique Matonti, *Comment sommes-nous devenus réacs ?*, op. cit.

situent les « notables », au pôle autonome dominant les « esthètes », au pôle autonome dominé les « avant-gardes », et au pôle hétéronome dominé les « polémistes »<sup>29</sup>.

P/ On peut ainsi classer au pôle des « notables » Alain Finkielkraut (né en 1949), pourfendeur, depuis son essai *La Défaite de la pensée* (1987), de la nouvelle « barbarie » du multiculturalisme, de la déculturation et de la perte de la hiérarchie des valeurs culturelles, entré à l'Académie française en 2014. S'y rattache également, depuis 2003, moment de reconfiguration du champ intellectuel autour de la candidature de Nicolas Sarkozy à la Présidence de la République, l'ancien gauchiste reconverti à droite (même s'il se prétend « progressiste »), Pascal Bruckner (né en 1948), collaborateur de la revue néo-conservatrice et islamophobe *Le Meilleur des mondes*<sup>30</sup>. Romancier et essayiste, il s'est fait connaître par *Le Sanglot de l'homme blanc* (1983), où il évoque le « complexe de culpabilité de l'homme occidental », thème sur lequel il revient dans *Un coupable presque parfait : la construction du bouc émissaire blanc* (2020), où il fustige la lutte des genres et celle des races qui sont, explique-t-il, en train de remplacer la lutte des classes, leur reprochant de remettre en cause la méritocratie et de remplacer l'idée d'humanité commune par un tribalisme identitaire, en alimentant ce qu'il considère comme du racisme anti-blanc. Cet essai fait suite à son engagement contre la notion d'islamophobie<sup>31</sup>, contestant son assimilation au racisme dans *Un racisme imaginaire : la querelle de l'islamophobie* (2017). Son antiféminisme est exposé dans *La Tentation de l'innocence* (1995), livre couronné du Prix Médicis de l'essai, dans lequel il critique ce qu'il considère comme les dérives d'un féminisme « à l'américaine », fondé sur le différentialisme. A l'instar de son ami Finkielkraut, avec lequel il a écrit deux ouvrages, il a pris position contre l'écriture inclusive (opposition qui n'est d'ailleurs nullement limitée à la droite radicale). A ce propos, dans l'émission C Politique, il associe homosexualité et pédophilie (ce dont il lui a fallu s'excuser après-coup). A ce pôle des « notables », les positions oscillent entre néo-conservatisme et réaction, les prises de position – euphémisées à travers l'indignation morale contre la profanation des valeurs dont ils se veulent les dépositaires et des principes prétendument universels qui visent à réaffirmer leur domination – pouvant varier au gré des conjonctures et des problématiques en jeu, mais on y voit l'effet du vieillissement social qui les conduit à se droitiser par réaction aux nouvelles luttes qui surgissent dans le champ de production idéologique (Bruckner s'est aussi attaqué au combat écologiste dans son essai *Le Fanatisme de l'apocalypse*, paru en 2011, et s'en est pris à Greta Thunberg sur le site du FigaroVox sur 10 avril 2019, porte-parole de « la propagande de l'infantilisme climatique »<sup>32</sup>).

S'il appartient à la même génération que Finkielkraut et Bruckner, Philippe Muray (1945-2006) partage nombre de traits avec les « esthètes », notamment le style, même si par la forme il se rattache plutôt au pôle des « polémistes » du fait de sa position marginale dans le champ intellectuel. Il a d'ailleurs été salué à ces deux pôles, par l'écrivain Michel Houellebecq<sup>33</sup> au pôle « esthète » et, au pôle des « polémistes », par la journaliste Élisabeth Lévy du *Causeur*, avec laquelle il a réalisé une série d'entretiens. Dans la préface à ces entretiens, il expose sa théorie selon laquelle nous serions entrés dans l'ère du « festivisme », dominé par « l'homo festivus festivus » ou « festivocrate de nouvelle génération », qui « n'[a] d'autre projet que

<sup>29</sup> *Les Ecrivains et la politique en France, op. cit.*, p. 83-106.

<sup>30</sup> Cette revue est née du rapprochement du cercle de l'Oratoire, en lutte contre l'antiaméricanisme depuis les manifestations contre la guerre en Irak, avec un petit groupe composé des écrivains Olivier Rolin et Marc Weitzmann, du réalisateur Romain Goupil et d'Olivier Rubinstein, à l'époque éditeur chez Denoël ; Éric Aeschimann, « Une revue qui pointe l'arme à gauche » et « Les meilleurs amis de l'Amérique », *Libération*, 9 mai 2006.

<sup>31</sup> « Pascal Bruckner : "L'islamophobie, ça n'existe pas !" », *Causeur*, 29 octobre 2012.

<sup>32</sup> <https://www.lefigaro.fr/vox/societe/pascal-bruckner-greta-thunberg-ou-la-dangereuse-propagande-de-l-infantilisme-climatique-20190409>.

<sup>33</sup> Entretien d'Aude Lancelin avec Michel Houellebecq, « Le génie de la formule », *Le Nouvel Observateur*, 1<sup>er</sup> octobre 2010.



d'instaurer [son] vide frénétique, ce *dimanche de la vie* agité qu'il appelle 'démocratie' pour qu'on n'ose jamais examiner les bienfaits autoritairement présupposés par ce vocable », et de « liquider le véritable adversaire de l'avenir radieux : la domination masculine » qui, après l'homoparentalité, va conduire à la « désintégration du dernier verrou de sûreté de l'ancien monde, celui de l'interdit de l'inceste » et ouvrir ainsi la voie à une « civilisation de promiscuité absolue qu'il est déjà possible de définir comme un *primitivisme par la cybernétique* ». Vouant un culte à son nouveau dieu, « l'égalitisme, lequel est à l'égalité ce qu'une perversion est à une névrose, ou une secte à une religion, ou le respect des différences des sexes au brouillage intentionnel des différences sexuelles, ou le plaisir amoureux à la destructivité pornographique », cette société est « en proie à la recherche maniaque des *discriminations* », son nouveau diable. Philippe Muray voue une haine sainte aux anthropologues qui relativisent les valeurs de la morale occidentale, comme aux sociologues et à tous les « chercheurs assistés du CNRS », qui « font semblant de combler à toute heure du jour et de la nuit, par des bavardages lymphatiques d'école », le « vide » du monde actuel<sup>34</sup>.

P/ Son autre cible privilégiée dans le champ intellectuel est les femmes, surtout lorsqu'à l'instar de Catherine Millet elles osent pénétrer le continent du sexe, chasse-gardée du mâle qui seul est autorisé à en parler comme à en jouir. L'auteur de *La Vie sexuelle de Catherine M.* lui apparaît ainsi comme l'incarnation suprême de Festivus festivus :

Elle s'exhibe. Et ce qu'elle exhibe, c'est bien cet individu flexible, souple, élastique, libertaire, sans tabous, sans interdits, sans mémoire, innocent, parfaitement intégré de par son émancipation même, et absolument consentant à la voix du temps, que j'appelle Festivus festivus (Festiva festiva, en l'occurrence, serait plus juste). La course au profit, dans la vie de ce personnage, est doublée par la course aux orgies ; et, à l'« immense accumulation de marchandises » dont parlait Marx, s'ajoute l'accumulation des coïts ; mais il s'agit toujours de course et d'accumulation, c'est-à-dire de challenge, c'est-à-dire encore une fois de croissance, c'est-à-dire de nihilisme festif et d'érection fébrile du principe de plaisir contre la Loi et le réel, donc d'infantilisme gavé de toute-puissance postiche<sup>35</sup>.

Cette attaque de Muray contre Catherine Millet – comme nombre d'autres dont sont victimes les écrivaines contemporaines de la part de leurs pairs masculins – est révélatrice du ressentiment d'auteurs voués à la confidentialité face aux vastes succès que rencontrent, à l'échelle nationale et internationale, nombre d'entre elles, de Marguerite Duras avec *L'Amant* (Minuit, 1984) à Catherine Millet avec *La Vie sexuelle de Catherine M.* (Seuil, 2001), en passant par Camille Laurens avec *Dans ces bras-là* (POL, 2000), ressentiment qui participe sans doute de la radicalisation politique de certains « esthètes », tels que Renaud Camus et Richard Millet, tous deux lancés par l'éditeur POL, à l'instar cette dernière.

P/ Certes, ce pôle des « esthètes » de droite, qui a émergé dans le sillage des « hussards », compte aussi un auteur à succès : Michel Houellebecq. Contestant en 2003 la notion de « nouveau réactionnaire », Houellebecq lui préférerait le terme de « conservateur », le conservatisme pouvant selon lui être source de progrès, par analogie – sans fondement - avec la science (il se réfère à Kuhn)<sup>36</sup>. Quelle que soit la qualification adoptée et les spécificités de chacun, ces auteurs partagent une posture anticonformiste contre l'antiracisme le multiculturalisme, et le féminisme. Dans son roman, *Soumission*, Houellebecq imagine l'arrivée d'un Parti musulman au pouvoir et l'imposition de la loi religieuse dans tous les domaines de la vie, matérialisant des craintes diffuses alimentées par le discours islamophobe.

Les « esthètes » et les « polémistes » se démarquent de la nostalgie passéiste bon teint, « bon goût », des « notables », ainsi que de leur moralisme. Chez les « esthètes », la vision

<sup>34</sup> Philippe Muray, *Festivus Festivus. Conversations avec Elisabeth Lévy*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2005, pp. 11, 12, 14, 28-29, 24.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>36</sup> Michel Houellebecq, « Le conservatisme, source de progrès », *Le Figaro magazine*, 8 novembre 2003.

apocalyptique de la fin du monde – c'est-à-dire la fin d'un ordre social hiérarchisé, dans lequel leurs capitaux d'hommes blancs cultivés avaient encore une valeur symbolique distinctive, et où ils incarnaient « l'identité française » – revêt en effet des formes spécifiques : à la différence du moralisme de « notables, mais aussi de la politisation de l'esthétique qu'opèrent les « polémistes » comme on va le voir, les engagements des « esthètes » prennent la forme d'une esthétisation du politique, pour reprendre l'expression de Walter Benjamin. S'ils s'inscrivent en cela dans la continuité de leurs prédécesseurs de la droite radicale des années 1930 et 1940, une différence marquante est toutefois à noter : l'absence de discours sur la figure du chef qui a tant fasciné ceux-ci.

P/ Pour illustrer l'intrication des enjeux littéraires et politiques à ce pôle, on s'arrêtera ici plus en détail sur le cas de Richard Millet. Auteur de romans assez confidentiels et d'une série d'essais où, critiquant les tendances actuelles de la littérature nationale et internationale, il laisse par moment transparaître sa conception d'une Europe chrétienne, cet ancien professeur exerçait un pouvoir discret sur le monde des lettres en tant qu'éditeur chez Gallimard. En 2012, il publie simultanément *De l'antiracisme comme terreur littéraire* et *La langue fantôme* suivi d'un *Éloge littéraire d'Anders Breivik*. Si la posture énonciative de ces deux essais les apparente au genre pamphlétaire, et s'il partage bon nombre de thèmes avec des polémistes comme Philippe Muray (voir *infra*) – en particulier l'idée de la décadence de la culture française depuis Mai 68, la désignation de la production culturelle actuelle comme « pornographie », la hantise de la perte d'identité avec l'immigration et le multiculturalisme (« crime contre l'esprit français »<sup>37</sup>), le spectre de l'islamisation de l'Europe –, il s'en démarque par le style plus soutenu et épuré à la fois, donc par une forme d'euphémisation « esthète ».

« Ce qu'on appelle littérature, aujourd'hui, n'est que la face hédoniste d'un nihilisme dont l'antiracisme est la branche terroriste », déclare-t-il en ouverture du premier pamphlet, dans lequel il nie l'existence du sentiment raciste en France, tout en dénonçant l'antiracisme comme une idéologie dominante qui « tente de nous persuader que les races n'existent pas<sup>38</sup> ». Conformément à la rhétorique pamphlétaire, il se présente en persécuté, victime de l'idéologie dominante actuelle, faisant de la haine qu'il suscite une marque de distinction qui le conforte dans ses certitudes d'homme blanc, catholique, cultivé, au nom desquelles il assène de manière répétitive et quasi obsessionnelle ce qu'il affirme être la « vérité ».

P/ À l'instar des dominants, Millet tend à universaliser les atouts qui fondent sa domination symbolique, qui serait menacée par le relativisme culturel :

Français de souche et de race blanche, hétérosexuel catholique, pénétré du souci d'autrui autant que du mien, et par là particulièrement soucieux de ce que j'ai reçu en héritage, notamment la langue, et de le transmettre à mon tour, croyant plus en la profondeur du sang et du temps qu'aux vertiges de l'horizontalité ou aux extases de l'ubiquité transnationale, transsexuelle, pluriraciale et multiculturelle, et persuadé que cet héritage (autre nom de la vraie culture) est la seule forme d'universalité, avec le catholicisme, dont je ne la sépare pas, toutes choses que le relativisme généralisé s'efforce d'anéantir [...]<sup>39</sup>.

Son *Éloge littéraire d'Anders Breivik* porte un regard esthétisant et quasi-apologétique sur le meurtre de 77 personnes en Norvège au cours de l'été 2011, dont une majorité d'adolescents qui se trouvaient dans un camp de jeunes travailleurs (AUF) dans l'île d'Utoia. Millet se dit « frappé par [la] perfection formelle » des gestes de Breivik, dans laquelle il voit

---

<sup>37</sup> Richard Millet, *De l'antiracisme comme terreur littéraire*, Paris, Pierre Guillaume de Roux, 2012, p. 46. Sur la stratégie rhétorique de Millet, voir Jérôme Meizoz, « Richard Millet : le scénario Céline », in Pascal Durand et Sarah Sindaco (dir.), *Le Discours « néoréactionnaire »*. *Transgressions conservatrices*, Paris, CNRS Éditions, p. 281-296.

<sup>38</sup> Richard Millet, *De l'antiracisme comme terreur littéraire*, *ibid.*, p. 16.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 28-29.

une « dimension littéraire », au nom du fait que « la perfection, comme le Mal [aurait] toujours peu ou prou à voir avec la littérature ». On s'attend donc à une description esthétisante de la « perfection formelle » de ces actes. Au lieu de quoi suit un rappel factuel et plat de « ce qui s'est passé ». Puis le soi-disant éloge littéraire tourne non pas en apologie, puisque Millet a annoncé d'emblée qu'il « n'approuve pas » ce massacre, mais en un étrange plaidoyer en défense – le texte paraît deux jours avant le procès du tueur. Ainsi, tout en clamant la pleine responsabilité de Breivik pour mieux défendre la cause qui est la sienne, il en fait une « victime » du multiculturalisme et de la perte de l'identité nationale : « Breivik, d'une façon naïve, loin d'incarner le Mal, s'est fait le truchement sacrificiel du mal qui ronge nos sociétés tombées dans une horizontalité acéphale et trompeuse » ; et Millet de déceler dans les actes du meurtrier « une manifestation dérisoire de l'instinct de survie civilisationnel »<sup>40</sup>.

La rhétorique qui consiste à rendre les (vraies) victimes responsables des crimes perpétrés contre elles est familière : les nazis et fascistes de tout poil martelaient à l'envi que les juifs étaient responsables de la Deuxième Guerre mondiale. Cette rhétorique pamphlétaire n'a de littéraire que le style, elle évoque l'« esthétisation du politique » pratiquée par le fascisme, telle que Walter Benjamin l'a définie.

Plus que celle de fasciste, cependant, la qualification de « réactionnaire » paraît appropriée dans son cas, comme dans celui de Philippe Muray et de Renaud Camus. On retrouve, dans cet essai comme dans celui qui le précède dans le même volume, *Langue fantôme*, les *leitmotive* de la rhétorique réactionnaire d'avant-guerre : décadence annonçant la fin de la civilisation, danger que le métissage fait courir à « l'essence française » et à la pureté de la langue. Il ne parle pas de pureté de la race et se défend d'être raciste, mais il n'hésite pas à réifier le terme de « race », qu'il emploie pour celui de « culture ». Ce sont des thèmes qu'on trouve chez Maurras et l'Action française. À ceci près qu'ici, les musulmans ont remplacé les juifs.

Le pamphlet de Millet a suscité des protestations d'indignation au nom de valeurs universelles : défense des droits humains, antiracisme, refus de tout essentialisme identitaire, égalité des sexes. Deux articles-phares, écrits par des écrivains consacrés. Le premier par Jean-Marie Le Clézio, prix Nobel de littérature, a paru le 7 septembre dans *BibliObs*, posait la question de « la responsabilité des écrivains dans la propagation du racisme et de la xénophobie », assimilant l'islamophobie d'aujourd'hui à l'antisémitisme d'hier. Quant à Millet, il n'existe selon Le Clézio que « par et pour le scandale ». L'article d'Annie Ernaux a paru dans *Le Monde* du 10 septembre 2012. Elle y décortique la « rhétorique perverse » du pamphlet, qui s'éclaire du premier essai, *Langue fantôme*, où l'auteur se désole du déclin de la littérature française et de la perte de sa « pureté », sous l'effet de l'immigration et du multiculturalisme. Dénonçant un « acte politique à visée destructrice des valeurs qui fondent la démocratie française », Annie Ernaux conclut qu'il s'agit ni plus ni moins d'« un pamphlet fasciste qui déshonore la littérature ». Cet article recueillit l'approbation de 118 écrivains. Comme souvent dans ces cas, les défenseurs de Millet hurlèrent à la censure, omettant de dire que cette explication apologétique d'un massacre de masse a paru en toute liberté.

Cette affaire a néanmoins entraîné la relégation de l'écrivain-éditeur déchu au purgatoire des lettres, vouant désormais ce « paria », selon ses termes, à subir l'humiliation que longtemps lui-même avait infligée à des prétendants déboutés<sup>41</sup>. Une déchéance qui nourrit plus que jamais sa vision crépusculaire de la décadence nationale et celle de la langue française, dont il s'érige en martyr dans *Français langue morte*, suivi de *L'Anti-Millet*, juxtaposant d'hautes plaintes sur son sacrifice et la justification lettrée de ses convictions racistes, sexistes, homophobes, et anti-égalitaristes, ressassées *ad nauseam* sous la bannière de l'antiaméricanisme. A ceux qui ont tenté de séparer « le Millet d'avant contre celui qui s'est

<sup>40</sup> Richard Millet, *Éloge littéraire d'Anders Breivik*, Paris, Pierre Guillaume De Roux, p. 115, 110.

<sup>41</sup> Richard Millet, *Français langue morte*, suivi de *L'Anti-Millet*, Les Provinciales, 2020, p. 24.

“perdu” », il rétorque : « je n’ai jamais cessé d’être moi-même au sein des inversions orchestrées par le Prince de ce monde »<sup>42</sup>.

P/ La trajectoire de Renaud Camus incarne elle aussi, au départ, le type idéal « esthète » au sein du champ littéraire. Ecrivain autrefois adoubé par Barthes qui a préfacé son roman *Tricks* (1979), devenu un livre culte des milieux *gays*, Renaud Camus était un auteur prisé du circuit restreint du champ littéraire, lauréat en 1996, pour l’ensemble son œuvre, du prix Amic de l’Académie française, où il fut candidat malheureux en 1999 et en 2000. Cette année-là, son journal de 1994, *La Campagne de France*, publié par Fayard, fait scandale dans le monde des lettres en raison des passages à résonance antisémite où il s’agaçait, notamment, de la « surreprésentation » de juifs à l’émission du Panorama de France-Culture. Le champ intellectuel se divise, par pétition et contre-pétition interposées, en faveur de la liberté d’expression d’un côté, contre le droit d’exprimer des « opinions criminelles » de l’autre<sup>43</sup>.

Suite à la plainte déposée par la chaîne de radio, son éditeur, Claude Durand, se voit contraint de retirer l’édition de la vente pour faire reparaître un volume amputé de dix pages. Il faut préciser que si Fayard avait récupéré ce journal, c’est parce que son éditeur de toujours, POL, n’en voulait plus, ne conservant que les romans<sup>44</sup>. Paul Otchakovsky-Laurens avait d’ailleurs expurgé le précédent de livre de Camus, *P. A.* (1997) de ses passages litigieux. Claude Durand ne voyait rien de problématique à écrire que des juifs (ou des musulmans) expriment la culture et la civilisation française « d’une façon qui lui est extérieure », car la pensée n’est-elle par « originée », comme le dit Renaud Camus<sup>45</sup>? Aux yeux du critique Patrick Kéchichian, « cette manière – très “vieille France”, jusque dans le style – de bouter les juifs hors des frontières de la culture française est proprement inacceptable<sup>46</sup> ». Alain Finkielkraut, lui, n’y décèle que « l’égarement d’un écrivain singulier et rare<sup>47</sup> ». Un « égarement » qui va pourtant suivre le chemin d’une nouvelle carrière politique<sup>48</sup>.

Comme Millet, la mise en cause de Camus le conduit à se radicaliser. Mais loin de se borner à écrire des essais, il opère une reconversion en politique. En 2002, Renaud Camus se porte candidat à la présidence de République avec le parti de l’In-nocence qu’il a fondé pour défendre les « valeurs de civisme, de civilité, de civilisation, d’urbanité, de respect de la parole et d’"in-nocence" », puis, prenant acte de son échec, appelle à voter Marine Le Pen pour faire barrage à l’immigration, grosse d’une menace de « changement de civilisation<sup>49</sup> ». Le programme de ce parti (*Abécédaire de l’In-nocence*, 2010) exposait sa pseudo-théorie du « grand remplacement », développée dans un ouvrage éponyme (2010), à savoir la substitution des immigrés extra-européens à la population française « de souche », qui conduit, selon lui, à une « grande déculturation ».

Le succès de l’idée de « Grand remplacement », remise au goût du jour par Renaud Camus, est immédiat parmi la droite identitaire et va traverser les frontières. En 2011, il préface la réédition chez Robert Laffont du roman de Jean Raspail, *Le Camp des Saints*, initialement paru en 1973, et qui met en scène une vision apocalyptique d’une France assaillie par des

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>43</sup> « Déclaration des hôtes-trop-nombreux-de-la-France-de-souche », *Le Monde*, 25.5.2000. Cette contre-pétition, signée par 26 intellectuel-le-s dont Derrida, Deguy, Lanzmann, Judith Miller, Sollers, et Vernant, répondait à la pétition en défense de Camus diffusée le 16 mai et signée par une centaine de personnalités du monde culturel.

<sup>44</sup> Il aurait même refusé dans un premier temps *L’Ombre gagne*, récit où s’exprime une voix raciste, antisémite et homophobe. Alexandre Albert-Galtier, « Renaud Camus, moraliste scandaleux ? », *Le Monde*, 6 juin 2000.

<sup>45</sup> Claude Durand, « Avant-propos », in Renaud Camus, *la Campagne de France*, Paris, Fayard, 2000, p. IX-X. Voir aussi Alain Salles, « Renaud Camus, dix pages en moins », *Le Monde*, 7 juillet 2000 ; et Josyane Savigneau, « L’"affaire Camus", une invention médiatique ? », *Le Monde*, 12 juillet 2000.

<sup>46</sup> Patrick Kéchichian, « Rhétorique d’un discours antisémite », *Le Monde*, 4 mai 2000.

<sup>47</sup> Alain Finkielkraut, « La France grégaire », *Le Monde*, 6 juin 2000.

<sup>48</sup> <http://www.renaud-camus.net/affaire/liberation.html>; voir aussi un autre article refusé par *Le Monde* <http://www.renaud-camus.net/affaire/monde.html>.

<sup>49</sup> Renaud Camus, « Nous refusons de changer de civilisation », *Le Monde*, 19 avril 2012.

milliers de migrants en provenance de l'Inde. Ce roman à thèse était une prise de position contre la loi Pleven de 1972 contre le racisme, comme le rappelle Camus qui fustige aussi les lois Gayssot (1990), Lellouche (2002) et Perben (2004), du racisme, de l'antisémitisme et du négationnisme. Dans son livre auto-édité *Le Changement de peuple*, paru en 2013, Renaud Camus développe sa « théorie », à savoir la supposée substitution des « peuples européens » dits « de souche » par des « immigrés extra-européens ». Il préface un livre de Gérard Pince intitulé *Le choc des ethnies : vers le génocide des Français ?* (2015).

Condamné en 2014 pour provocation à la haine et à la violence « contre un groupe de personnes en raison de leur religion » (l'islam), Camus rallie l'année suivante le parti satellite du Front national, Souveraineté, identité et libertés, et préside depuis novembre 2017 le « Conseil national de la Résistance européenne » qu'il a cofondé à Colombey-les-Deux-Églises, site du Mémorial Charles de Gaulle, et qui a pour slogan « Vive la France libre. Vive la civilisation européenne<sup>50</sup> » (donc détournement et récupération de l'histoire de la Résistance et de la France libre). Alain Finkielkraut l'invite son émission « Répliques » sur France-Culture le 10 juin 2017, continuant à la défendre même après que son auteur a comparé ce « grand remplacement » au génocide des juifs d'Europe<sup>51</sup>.

L'évolution vers le champ politique est cependant chez Camus un effet du vieillissement social associé à la perte de la reconnaissance littéraire. Si elle l'exclut du champ littéraire, elle lui assure une nouvelle carrière internationale dans les circuits d'extrême droite (il est traduit en allemand<sup>52</sup> et en anglais). Mais c'est surtout par les réseaux sociaux que circule le slogan du « grand remplacement », revendiqué par les suprématistes blancs aux États-Unis et utilisé par le meurtrier de Christ Church en Australie (sans que le lien avec Camus soit établi). Il sert donc à synchroniser et à unifier le pôle d'extrême droite du champ de production idéologique au niveau transnational.

Entre cet engagement et l'œuvre littéraire, il n'y a pas coupure mais continuité, sous forme de radicalisation. Analysant les journaux, chroniques et romans qui ont précédé *La Campagne de France*, Hugo Marsan y décèle une « idéologie de la supériorité de l'esthète » et un élitisme réactionnaire émaillé d'insinuations racistes et xénophobes<sup>53</sup>. Son racisme et son essentialisme culturaliste se doublent d'un racisme de classe et d'un « racisme de l'intelligence »<sup>54</sup>, vision du monde qu'il partage avec Richard Millet. Cette idéologie prend une forme dialoguée dans son roman *L'Épuisant désir de ces choses* (POL, 1995) où le protagoniste, figure d'éditeur parisien nommé Jean Deladevèze, tient de longs monologues sentencieux dans un français châtié au cours de repas où il affronte notamment sa fille ralliée à l'extrême gauche et qui s'oppose frontalement à lui, et le petit ami noir de cette dernière, que l'auteur fait parler dans un style de jeune de banlieue tranchant avec la norme littéraire incarnée par les discours de l'éditeur. Le roman trompe toutes les attentes, et en particulier celles qui ont trait à la bien-pensance : le manuscrit haineux et raciste *Opus Niger* reçu par l'éditeur se révèle avoir été écrit par un émigré juif d'Europe de l'Est rescapé de la Shoah ; l'éditeur se met en quête de son fils parti au Tibet en compagnie de la petite amie de celui-ci, avec lequel il entame lui-même une liaison. Ce roman illustre ainsi le travail d'euphémisation du politique par son esthétisation. La culture littéraire et la maîtrise de la langue servent à Renaud Camus pour légitimer une parole raciste interdite dans l'espace public. C'est aussi le cas chez Eric Zemmour, dans une forme différente, qui consiste à politiser l'esthétique, démarche typique du pôle polémiste.

<sup>50</sup> <https://www.cnre.eu/>

<sup>51</sup> Voir Mathieu Dejean, « Alain Finkielkraut reprend à son compte la théorie du “grand remplacement” de Renaud Camus », *Les Inrockuptibles*, 30 octobre 2017.

<sup>52</sup> *Revolte gegen den Grossen Austausch*, Verla Antaios, traduit par l'Autrichien Martin Lichtmetz, qui signe de son pseudonyme Martin Semtlich, collaborateur de *Neue Ordnung*, et auteur d'un livre sur l'ethnopluralisme.

<sup>53</sup> Hugo Marsan, « La longue quête réactionnaire d'un plaideur immobile », *Le Monde*, 1<sup>er</sup> juin 2000.

<sup>54</sup> Sur le racisme de l'intelligence, voir Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, rééd. 1984, p. 264-268.

## Congrès AFSP Lille 2022

G. Sapiro, "Contre l'antiracisme, le féminisme et mai 68: les écrivains néo-réactionnaires"

P/ Si Renaud Camus est passé du pôle « esthète » du champ littéraire à une position entre « notable » et « polémiste », Eric Zemmour incarne en effet pleinement la figure du « polémiste » même s'il a tenté de se « notabiliser » avec des portraits d'Édouard Balladur et de Jacques Chirac, et la publication de trois romans : *Le Dandy rouge* chez Plon en 1999, *L'Autre* et *Petit frère* chez Denoël, en 2004 et 2008 respectivement. Ce dernier est un roman à thèse contre le multiculturalisme, à travers l'exemple d'une cité où la cohabitation entre communautés, portraiturées de façon stéréotypée, voir caricaturale, se tend, conduisant au meurtre d'un adolescent juif par son ami musulman, meurtre dont la motivation antisémite est étouffée par le narrateur, un socialiste de gauche lié au mouvement antiraciste, à la demande de son ami, homme politique de droite désabusé. A la fin du roman, ce dernier invite son ami à rencontrer "Nicolas" (Sarkozy s'entend), faisant allusion à la recomposition que celui-ci opère en attirant des intellectuels de gauche. Ce roman à la tonalité sociale et politique immédiate ne suffit pas à en faire un notable des lettres.

Le succès médiatique de cet ancien chroniqueur au *Figaro magazine* et journaliste à *Valeurs actuelles* tient plutôt à ses pamphlets, où il pourfend l'antiracisme, qu'il assimile au communisme, le multiculturalisme et le mariage pour tous : *Premier sexe* (Fayard, 2006, traduit en italien et en espagnol), où il déplore la féminisation de la société ; *Mélancolie française* (Fayard, 2010), vendu à 60.000 exemplaires et couronné par le Prix du livre incorrect. Le 18 février 2011, il est condamné pour provocation à la discrimination raciale en raison de sa justification, sur France Ô, du « droit » des employeurs de refuser des Arabes ou des Noirs. Son couronnement peu après par le prix Richelieu, que décerne l'association Défense de la langue Française à un journaliste qui « aura témoigné par la qualité de son propre langage, de son souci de défendre la langue française », a provoqué la démission de son président Angelo Rinaldi, qui déclare refuser « de présider une association qui récompense et donc légitime la propagande haineuse de M. Éric Zemmour [...] ». »

En 2014, Zemmour publie *Le Suicide français* (Albin Michel), qui devient rapidement un best-seller (il s'est vendu à plus de 400.000 exemplaires<sup>55</sup>). Le livre paraît en italien (dans une toute petite maison, Enrico Domiani, en 2016), mais pas en allemand ni en anglais. Pas en russe non plus, mais l'introduction est traduite sur un blog avec 70 commentaires et le livre est recensé dans la revue *Problèmes de stratégie nationale* de l'Institut russe d'études stratégiques, liée au gouvernement. Son article du *Figaro* « La guerre de civilisation actuelle se fonde autant sur la géographie que sur l'histoire » est référencé dans nombre d'articles de presse russes (ceci date de bien avant la guerre)<sup>56</sup>.

P/ Dans *Le Suicide français*, Zemmour élabore une rhétorique fondée sur un système d'oppositions qui vise à remettre en cause l'idéologie dominante au nom de valeurs patriarcales qui assuraient selon lui la stabilité et la grandeur de la nation, faisant de la famille la cellule d'une conception organiciste de la société.

Hiérarchie	Egalité
Patriarcat : autorité du père sur la famille et de l'homme sur la femme	Féminisme (=« matriarcat ») Minorités sexuelles
« Patriotisme »	Droits humains
Nationalisme	Internationalisme
« Préférence nationale » (xénophobie)	Droits des étrangers

<sup>55</sup> Bertrand Guyard, « Éric Zemmour : les vrais chiffres de vente du *Suicide français* », *Le Figaro*, 16/10/2014 <https://www.lefigaro.fr/livres/2014/10/16/03005-20141016ARTFIG00014-eric-zemmour-les-vrais-chiffres-de-vente-du-suicide-francais.php>; et [https://www.bfmtv.com/people/tv/le-livre-de-zemmour-toujours-en-tete-des-ventes-avec-celui-de-trierweiler\\_AN-201412210010.html](https://www.bfmtv.com/people/tv/le-livre-de-zemmour-toujours-en-tete-des-ventes-avec-celui-de-trierweiler_AN-201412210010.html)

<sup>56</sup> Merci à Very Guseynova pour avoir effectué ces recherches.

## Congrès AFSP Lille 2022

G. Sapiro, "Contre l'antiracisme, le féminisme et mai 68: les écrivains néo-réactionnaires"

Supériorité blanche	Antiracisme
« Universalisme »	Multiculturalisme
Protectionnisme souverainiste	(Néo-)libéralisme
Décadence	Progrès
Essayisme	Sciences humaines

Son récit se construit autour de dates qui marquent des événements ayant entraîné la décadence de la France depuis mai 68, constitué en moment fondateur de ce déclin. La chronologie s'ouvre ainsi sur la mort du « père », le général de Gaulle, qui inspirent à l'auteur des sentences prophétiques telles que « La France était en train de mourir mais ne le savait pas encore ».

La série d'événements qui suivent tend à expliquer la dissolution des hiérarchies qui structuraient la nation et la désagrégation qui en résulte. Fustigeant le principe des droits de l'homme, qu'il assimile à de la « morale », il reproche par exemple à Mitterrand d'avoir accepté que la France reconnaisse le droit de recours individuel devant la Cour européenne des droits de l'homme.

La loi Pleven contre « la provocation à la discrimination, à la haine ou à la violence » adoptée le 1<sup>er</sup> juillet 1972 met selon Zemmour un terme à la liberté d'expression en France, condamnant « l'intention et non les faits » (p. 66). Le passage du racisme à la xénophobie qui a pour conséquence un « principe de non-discrimination entre Français et étrangers qui interdit toute préférence nationale ». Il y voit la « dissolution programmée de la nation française dans un magma planétaire ».

Mai 68 joue dans ce récit le rôle de la Révolution dans la doctrine maurrassienne (corrobore analyse de Bourdieu sur les intellectuels conservateurs qui se constituent en intellectuels contre les intellectuels progressistes et deviennent réactionnaires). Maurras - une des références principales de Zemmour -, et son disciple Pierre Lasserre identifiaient l'origine de la décadence qui a conduit à la Révolution dans le romantisme allemand, une importation étrangère, introduite en France par Rousseau puis Madame de Staël, et qui "féminisa" la société. **P/** Selon Zemmour, l'idéologie dominante qui a détruit les valeurs françaises provient des États-Unis, avec l'idéologie capitaliste néolibérale qui a accompagné l'hédonisme consumériste des femmes et des homosexuels.

Le mélange sexuel et ethnique – le 'métissage' – deviendra la religion d'une société qui se veut sans tabou, et ne supporte plus les limites de la différenciation des peuples comme des sexes. Cette babélisation généralisée est encouragée par un capitalisme qui y voit une source de profits (75).

**P/** Le père et le mari restreignaient les pulsions consuméristes des femmes, qui pâtissent du divorce qu'elles ont réclamé en s'appauvrissant, car explique-t-il, « c'est la femme qui choisit toujours, pour mari, un homme au niveau socioculturel supérieur au sien. La domination sociale a chez elle un fort pouvoir érotique », quand les hommes sont « atteints de l'angoisse de la castration face à une femme d'un statut social supérieur » (p. 104).

Les sciences humaines sont rendues responsables du relativisme des valeurs, car elles détruisent « toutes les certitudes » : Zemmour cite une phrase de Lévi-Strauss disant que « le but des sciences humaines n'est pas de constituer l'homme mais de le dissoudre ». Ces hommes « déracinés et déracinés » deviennent, explique-t-il, une proie pour le Marché qui va en faire de « simples consommateurs » (p. 14). Selon lui « les publicitaires, sociologues, psychologues s'allièrent aux femmes et aux enfants contre les pères qui contenaient leurs pulsions consommatrices » pour imposer de nouvelles normes familiales. Et il évoque l'accès des femmes au carnet de chèque en 1965, aussi bien que le « plaisir sexuel » devenu « une exigence, rarement assouvie, mais sans cesse réclamée » (31-32). « La contractualisation du mariage de deux êtres égaux méconnaît, explique-t-il encore, la subtilité des rapports entre les hommes et

les femmes. Le besoin des hommes de dominer – au moins formellement – pour se rassurer sexuellement. Le besoin des femmes d’admirer pour se donner sans honte. » (33)

Dans ce récit, il insère le livre de Paxton, *La France de Vichy*, paru en janvier 1973, qui remet en cause la thèse de Robert Aron selon laquelle le régime de Vichy aurait protégé les juifs français. Zemmour entend réhabiliter cette thèse contre celle de Paxton sur la responsabilité de la France dans la déportation des juifs. Cette thèse, qui s’accorde avec son principe de préférence nationale – la France a sacrifié les juifs étrangers pour protéger les juifs français en limitant les victimes parmi ces derniers -, et participe aussi du travail de réhabilitation de Maurras. Il lui permet de blâmer les descendants des juifs étrangers ayant survécu pour avoir pris leur revanche en imposant une ligne communautariste... Et la crainte de la France de renvoyer les immigrés venus du sud chez eux. Car pour Zemmour, il y a la bonne immigration, celle provenant d’Europe, « de confession chrétienne [...], de même culture gréco-latine et de race blanche », précise-t-il en disant paraphraser de Gaulle, et l’autre qui amène le multiculturalisme et conduit à « ce rebut désolé et redouté » qu’est la banlieue (95-96). Une distinction qui évoque le discours raciste des années 1930, proféré par l’Action française et d’autres mouvances d’extrême-droite, sur les juifs inassimilables.

Ce récit qui se prétend historique est on le voit organisé de façon déductive par les principes de décadence qu’il s’agit de montrer à l’œuvre : fin du patriarcat, féminisation, consumérisme, multiculturalisme. Ce type de discours obtient une vaste audience nationale et se traduit en politique, lorsque Zemmour entre dans le jeu de la campagne présidentielle, par un pourcentage non négligeable (7%) de votes pour un candidat novice alors que les partis traditionnels s’effondrent (il faudrait toutefois relever les inflexions du discours, notamment à l’égard des femmes, pour conquérir leurs voix et se demande pourquoi son roman *Petit frère*, épuisé, n’est pas réédité). Sa campagne a permis d’imposer nombre de ses idées dans le débat public.

Si la reconversion de Zemmour en politique et la fondation du parti Reconquête nécessite une étude en soi, on peut s’arrêter sur une des idées que Zemmour a contribué à acclimater, celle du « Grand remplacement », reprise par lui dès 2016, et qu’il contribue à médiatiser sur CNews dont il est une des vedettes. Notons qu’il a été devancé par Michel Onfray, un intellectuel qui se revendique pourtant de gauche, et qui, dans un entretien au *Figaro* le 10 septembre 2015, expliquait à propos des réfugiés : « Notre peuple est oublié au profit de micropeuples de substitution ». L’idée du « Grand remplacement » fait aussi son chemin en politique, par-delà le parti de Renaud Camus. Elle est revendiquée par Jean-Yves Le Gallou dans un livre paru en 2020 : *L’Invasion de l’Europe, les chiffres du grand remplacement* qui prétend répondre en chiffres à la disqualification de cette thèse comme théorie complotiste. Enarque, Le Gallou est un des fondateurs du Club de l’Horloge, un négationniste rallié avec Bruno Mégret au Front national, où il a élaboré l’idée de « préférence nationale », puis ayant suivi Mégret dans la scission et son nouveau parti, il a lancé en 2003 la Fondation identitaire Polemia qui entendait affirmer la suprématie de la civilisation européenne et prône la remigration ; il s’est rallié en janvier à Zemmour qui l’a nommé conseiller politique. Renaud Camus a, quant à lui, déclaré il y a peu son ralliement à Zemmour lors du colloque de l’Institut Iliade (qui appelle à la « défense de la civilisation » contre le « grand remplacement »).

Le terme « Grand remplacement » entre alors dans l’espace public médiatique à travers les sondages d’opinion (un de Harris interactive et un de l’Institut CSA commandité par CNews) qui interrogent la population pour savoir si elle y souscrit, imposant donc cette soi-disant problématique (ce que Bourdieu dénonçait dans les sondages d’opinion) et « révélant » que la moitié des français souscriraient à cette crainte. Instrumentalisés par Zemmour dans sa



campagne, les sondages contribuent donc à normaliser et à banaliser cette notion, qui a été aussi reprise par la candidate des Républicains, Valérie Pécresse, qui a dû s'en expliquer<sup>57</sup>.

Alors que Renaud Camus a contribué à diffuser et à imposer dans le débat public cette idée de grand remplacement, Zemmour a lui transformé sa vision du monde décliniste et néo-réactionnaire en programme politique. Leur quête de respectabilité explique leurs tentatives de relégitimer des auteurs du passé tels que Maurras, sur le plan à la fois littéraire et politique, ainsi que leur manipulation de l'histoire de France, notamment celle de la Deuxième Guerre mondiale, une réécriture qui a elle aussi une histoire à l'extrême droite (pétainiste et fasciste).

### *Conclusion*

Les intellectuels qui formulent et disséminent les idées d'extrême droite ont en commun leur positionnement en réaction contre l'antiracisme, le multiculturalisme, le féminisme, et les sciences humaines et sociales, qui forment selon eux l'idéologie dominante qu'ils entendent combattre, en ce qu'elle représente une menace pour ce qu'ils désignent sous le vocable de "civilisation", et dont on a vu qu'elle est une justification lettrée du privilège d'hommes blancs appartenant à une élite socioculturelle. Cependant, il se recrutent aux différents pôles du champ littéraire (quoique pas à l'avant-garde), ce qui explique en bonne partie la diversité des formes que prennent ces idées dans leurs écrits littéraires et/ou politiques, même si on y retrouve peu ou prou, selon des dosages et des degrés d'euphémisation variables, comme on l'a vu, des discours racistes et sexistes, ainsi qu'un rejet des sciences sociales. Si pendant longtemps leur intervention en politique fut extérieure au champ politique, deux d'entre eux se sont reconvertis en politique ces dernières années, Camus et Zemmour. A la différence des prédécesseurs dont ils se réclament, tel Maurras, leur influence dans le champ intellectuel est faible. C'est la notoriété médiatique, conquise auprès des médias de droite comme CNews, qui a permis à Zemmour de se reconvertir en politique. A une autre échelle, l'engagement politique de Camus est déconnecté de sa reconnaissance littéraire dans un cercle très étroit. Le capital littéraire ne semble plus reconvertible en politique, et l'engagement politique à l'extrême droite conduit à l'exclusion du champ littéraire comme dans les cas de Millet et de Camus. Cet écart avec le début du XX<sup>e</sup> siècle est, certes, le fruit de l'autonomisation du champ littéraire mais aussi celui de la dévaluation du capital littéraire dans le champ du pouvoir.

---

<sup>57</sup> <https://www.radiofrance.fr/franceinter/le-grand-remplacement-de-valerie-pecresse-ne-passe-pas-chez-les-republicains-9466575>.